

fragments
et
poussières

fragments
et
poussières

Plasschaert Daniel et le
Commandant Danofsky

Couverture :
Siân Dalebroux

I.

Ma faculté de contemplation
De naissance saturnienne
Ralentit les obstacles,
Adoucit les contours.
Dans ce calme qui adhère à l'aube,
Dans ce lavis, cette épure
D'outremer,
Je me retrouve entier, enfin,
Visitant vos maisons et vos jardins.
Je me sens mieux qu'à l'ordinaire.
J'ai de l'espace,
Rien ici n'écoeure les sens,
Tout est clair, sauf l'orage qu'en
Moi,
Je charrie cette fois,
Pour de bon.

II.

Tout comme vous,
J'aspire à toucher du front,
Le coeur céleste des choses.
Tout comme vous,
Le panier à la main,

Je récolte l'ombre des ombres dans
Le moindre soleil dissimulé.
Tout comme vous,
Je scrute le paysage,
Je guette l'eau des étangs,
Je soulève le terreau.
Tout comme vous,
J'aspire à frôler l'insondable,
Heurtant au passage, sous le noir
Soupirail des souvenirs,
Le corps d'une lune inconnue.
Tout comme vous,
Je suis venu ici, pour sonder les
Neiges éternelles
Je regarde les sommets,
La pierre froide d'ou personne n'est
revenu.
Trop de choses nous retiennent ici-
Bas.
Tout comme vous.

III.

Et la neige tombe sur la ville,
Et sur notre amour sans doute,
Pour qui s'en souviendra demain.
À travers la vitre du motel,
Où palpite le visage d'une mortelle,
La liberté, ici, n'éveille aucun
Soupçon.

J'ai aimé le silence de la victime
Sous mes mains.

Et la neige tombe sur ton corps,
Et sur notre amour sans doute,
Pour qui s'en souviendra demain.

Dans les souterrains bordés D'armoise,
Perlent des gouttes d'eau capitales.

Tu t'es retournée,
Tu me cherches d'un regard.

Je t'ai suivie,
Dans ton sommeil,
Pour y poser mes lèvres.

Et la neige tombe sur la ville,
Et sur notre amour sans doute.
Pour qui s'en souviendra demain,
Nous n'étions pas loin,
De nous reconnaître,
De loin et de plus loin chaque jour.
Peu m'importent les circonstances.

Merci d'avoir offert ta vie,
Pour mon réveil sur l'autre rive.
Je n'ai ni regrets ni remords,
D'avoir usé et abusé,
De mes pouvoirs secrets.
La ville me rappelle
Toujours à l'ordre.
Les fantômes de ses murs,
Leur ordonnance,
À l'ordre toujours.
J'ai croisé mon agent double,
Qui me trouble, m'entraîne,
D'hôtel en hôtel,
Jusqu'au belvédère.
À l'aube,
Où je m'affaire à aimer encore,
Et plus fort,
À te rendre plus belle,
Irréelle.
Main dans la main,
Nous suivons les axes verticaux,
Les avenues à l'abri du vent
D'hiver.
Je me fonds dans ton architecture,
Ton corps me rassure,
Ton corps me structure,
Me donne raison.
Ton corps m'assure,
Une couverture de choix.

Je poursuis ma cible
Contournant les places et les lieux
Communs.
Je me relâche,
Je reprends de plus belle,
Ma chasse, ma poursuite perpétuelle.
Je change d'identité,
De matricule
Et je me perds dans cette foule,
Cette procession d'âmes égarées.
Qui n'ont que faire,
Qui n'ont que faire,
Qui n'ont que faire.

IV.

Nous vivons dos à dos,
Deux à deux,
Nous vivons.
Sans trêve, avec parcimonie,
Avec insistance,
Nous marchons.
Nous pourrions, sur un coup de tête,
Nous précipiter,
D'une hauteur démesurée.
Nous jeter du haut de nos plus beaux
voyages,

Nous jeter du haut de cette terre.
Nous pourrions ne plus être,
Être tout à fait.
Tout à fait pareils à nous-mêmes,
Et disparaître.
Nous pourrions nous incliner,
Reculer, sauter la barricade,
Nous tendre vers les hauteurs.
Nous pourrions renoncer au pire,
Pendant qu'il en est encore temps.
Avant que le réveil ne sonne.
Mais non, rien de tout cela,
Nous vivons dos à dos,
Tête à tête.
Nous vivons.

V.

Je m'assieds chaque jour
Sur cette chaise.
Je m'assieds chaque jour,
Face au monde.
Et j'attends.
Quoi ? Qui ? Qu'est-ce ?
Est-ce toi ?
Qui me traverse chaque jour,
Traverse ma chemise trouée,

Est-ce nous ?
Renonçant aux courants d'air qui
Peuplent les rues désertes ?
Est-ce notre immobilité,
Notre passion fugitive,
Qui laisse entrevoir cette trainée
De poudre ?
Est-ce la respiration matinale qui
Nous habite de sa rosée, est-ce la
respiration ?
Je m'assieds chaque jour,
Sur cette chaise.
Je m'assieds chaque jour,
Face au monde.
Et j'attends.
Et j'attends que quoi, que, qui,
Qu'est-ce, trouvent une issue.
Tu devrais pourtant savoir,
Que ce n'est pas une vie facile,
De rester sans rien faire.
Ce n'est pas de gaité de coeur,
Qu'il me prend,
D'attendre de-ci de-là
De chaise en pavé.
Ce n'est pas un vrai métier,
De sauver les choses
De leur pesanteur,
De leur donner un nom convenable.
Pierres, roses, insectes,

Toi et moi.
Qui sait ? Qui sait quoi ?
Chaque jour, je m'assieds.
Toujours à la même heure,
Peu importe où, l'air grave.
Peu importe que passe la vie,
Je resterai sur cette chaise.
Sans tomber.

VI.

Dans le calme de la chambre,
Un pendule oscille.
Dans le silence de cette chambre,
Résonnent des mots singuliers.
Des consonnes particulières,
Des particules errantes,
Des voyelles, des atomes circulant
A haute vitesse.
D'étranges consonances,
Des naissances prématurées de
Lettres, qu'attendent de lointains
Destinataires.
Dans le calme de cette chambre,
Dans cette pesanteur évidente,
Dans cette matière première,
Sous ce fardeau composite,

Reposent nos corps.
Dans le calme de cette chambre,
L'éternité fait le ménage.
Un balai rêve de poussière,
Des parfums résistent à la mort de
L'air libre, l'oubli bat en
Retraite.
Les mots sont nos corps,
Nos corps oubliés,
Qui s'accouplent,
Se mélangent,
Se rangent derrière les tiroirs.
Dans le calme de cette chambre,
Un pendule oscille.
Une écharpe de laine glisse,
De ton épaule sur le sol.
Disparition inquiétante.
Dans le calme de cette chambre,
Un pendule oscille.
Dans le silence de cette chambre,
Résonnent des mots singuliers.
N'éveillons pas les mots de L'amour.
N'éveillons pas les mots tendres.

VII.

Nous vivons,
Nous vivons simplement.
Entourés de souvenirs et de
Vieilleseries.
À l'heure de la pause,
Nous racontons notre histoire.
Des souvenirs inventés de toutes
Pièces.
Lorsque le soir nous ratiboise,
L'air de rien,
Lorsqu'un astre lointain,
Fatigué d'errer dans l'univers
De nos fantômes,
S'assoupit sur nos épaules,
Qu'un ami frappe à la porte,
Nous lui demandons d'attendre,
Que nous adossions nos habits de
Ville.
Il faudrait que renaissent
En accords lumineux,
Au creux de ta main,
Chaude et caressante encore,
Toutes ces choses imaginées,
Tant de fois.
Tous ces rêves,
Infiniment tristes,
Au point de nous surprendre,

Dans notre quiétude matinale.
Une joie presque quelconque,
Des rires étouffés, sourds,
Des fous rires qui revivent
Simplement, pour retombers,
Toujours.
Il est évident,
Que nous espérons encore.
Il est évident,
Que nous vivrons un jour,
D'une existence nouvelle.
À la vue des oiseaux.
À la vue du chat.
À la vue du journal d'aujourd'hui.
À la vue du petit singe,
Qui s'amuse à faire des mots
Croisés.

VIII.

Il existe quantité d'arbres,
D'oiseaux, animaux de toutes
Espèces.
Pierres, édifices de marbre,
Crevasses.
Forêts recouvertes de multitudes,
Espèces de mousses,

Insectes à leur tour,
Recouverts,
D'innombrables animalcules.
Ces mille et mille,
Ne sont que grains de sable.
J'ai connu la plus vaste meublerie,
D'un monde invisible,
Qui contient tout.
Livres et objets façonnés de main
D'homme.
Joies et tristesses à la pointe D'un
Edifice,
Dissimulé dans le chat d'une
Aiguille.
Constructions nombreuses,
Coincées dans le tourbillon d'une
Oreille,
Socle du savoir,
Cette armoire au bois raboté,
Mère de toutes les généalogies.

IX.

J'aime de tout coeur
Ma circulation sanguine
Mes artères et leurs aiguillages,
De haut en bas, de bâbord à tribord.

J'aime de tout coeur ces ruisseaux
Ballotés par les flots
Bouillonnant de la vie qui vient
A ma rencontre.
Cette pulsation régulière qui sort
De nulle part et qui résonne dans ma
tête
Ces routes encombrées de débris,
Ces sentiers battus par le
Ressentiment, la joie,
L'indifférence osseuse d'un sommeil
Inattendu.
J'aime de tout coeur,
Le mouvement, la pulsion,
Musique des lyres dans l'ombre du
Sang.
J'aime de tout coeur, le sang.
J'aime l'ombre qui tout sépare, le
Sang bleu, rouge et ses habitants.
Un jour je dresserai le plan
De cette ville, des marées de cette
Mer et contre toute attente, un
Jour, je convoquerai,
L'architecte qui m'a conçu dans son
Rêve minéral.
Pièce par pièce, rivet par rivet.
La maison du fardeau
N'est pas ma maison,
Le ciel de ma naissance

N'est pas mon soleil.
La maison du fardeau
N'est pas ma maison,

X.

Souvenirs, Parchemins,
Timbres-poste oblitérés,
Pacotiles, enveloppes déchirées.
Dates dépassées, de l'an mille,
De l'enfer,
Enveloppe-moi dans ton temps aimé,
Partons pour un grand voyage,
Emporte-moi à la première heure,
Dans le premier convoi,
D'étoiles renaissantes.
Enveloppe-moi dans le vague à l'âme
D'une ombre qui se refuse
Au poids de la lumière.
Jette-moi dans cette crevasse
Dans les bras de la terre,
Pour que j'erre enfin,
De continent en continent,
De ville en ville.
Tu vois, je t'aime encore,
Malgré les saisons incertaines.
Je voudrais toucher ta jambe.

Tu me dis qu'il fait froid,
Que la terre tremble.
Le vin réchauffe,
Bois-en une fournaise.
Laisse-moi caresser ta jambe nue,
Pour que notre bonne étoile,
S'assoupisse sur nos épaules,
Miroite dans sa chute pluvieuse,
Au paradis de notre ciel.
Viens vers moi,
Nous enfilons la mâtore,
Forçons le gouvernail,
Parons à la manoeuvre !
À la manoeuvre, disons-nous ?
Laisse-moi caresser ta jambe nue,
Soyons ces rescapés du naufrage,
De notre fardeau matinal,
Qui tarde à s'éclairer.
De nuit en nuit,
Habitons ce qu'il nous reste,
De temps à vivre,
Et jetons l'ancre.

XI.

Buvons maintenant!
C'est l'heure du café froid.
Et ce n'est pas drôle pour un
Ami, comme vous, de rester là,
Sans rien dire,
A la vue du chat,
A la vue des moineaux
À la vue du journal d'aujourd'hui.
Les nouvelles sont ce qu'elles sont.
Alors, noyons-nous,
Dans ce marc brulant.
Goûtons tous deux à ce volcan,
À cette lave ardente et sucrée
Qui nous tiendra éveillés jusqu'au
Soir.
L'heure du café froid.
L'heure matinale,
Où tout ce qui est,
Sera encore possible,
Même le bonheur,
Qui nous regarde de loin,
Même le bonheur,
Qui reste encore à construire,
À cette heure frileuse.
À la vue du chat.
À la vue des moineaux.
À la vue du journal d'aujourd'hui.

XII.

Je me suis réveillé cette nuit,
Tâtonnant à ta recherche.
Comme un âne perdu,
Dans les champs nocturnes.
Je me suis réveillé cette nuit,
Galopant à ta rencontre.
J'avais faim de te retrouver.
J'avais faim de te recouvrir,
De mon odeur passée.
Même s'il fallait pour cela,
Et pour d'autres choses encore,
Te poursuivre, à longues enjambées,
Pour te coincer à grand-peine,
Entre deux rêves magnifiques.
Je me suis réveillé cette nuit,
Pour que ma nuit te dévore
Comme un animal affamé dévore son
Ombre.
Arrivé en bout de course,
Dans le désordre de ton image,
J'ai fait de toi ma religion,
Et je te garderai,
Une place de choix,
Dans le ciel cristallin,
De nos sommeils futurs.
Et nous nous reposerons,
Encore et encore,

Au même endroit,
Que la fois dernière, où nous
Chantions,
Main dans la main.
Tu ne diras pas grand-chose
Tu refermeras les portes
Qui nous relie à ce qu'il reste,
De notre monde.
Tu souriras de m'aimer,
Tu souriras comme l'annonçaient,
Les prévisions oniriques.
Tu te retourneras dans le lit,
Pour mieux te serrer contre moi,
À grand-peine, comme autrefois,
Plus fort et plus longtemps.
Comme cette image sur mon autel,
À toi dédié,
Quelquefois plus à gauche,
Quelquefois, plus à droite,
Découvrant le vallon boisé
Qui brille entre nos jambes.
Tu imprimeras sur les draps,
Les marques de nos galops fiévreux,
Au coude à coude avec nos rêves,
Qui flotteront éparpillés,
Dans les cendres d'un rêve
Qui se consume vibrant,
Au fond du cendrier.

XIII.

Avez-vous vu l'ombre qui passait
Derrière la fenêtre ?
C'est lui,
Le grand Edison et sa lumière.
Ils courent.
Ils vont et viennent,
Au-devant de la mort,
Apporter les dernières nouvelles.
Sans relâche, ils mettent à jour,
Les registres infernaux.
Untel a giflé sa voisine d'étage,
Tel autre a juré,
Sur le porche de sainte Cécile.
Untel a coupé la main,
Du mendiant misérable.
Un autre aura brûlé la maison,
De l'épouse infidèle.
Tout est consigné, sans ratures
C'est un fait, nous n'y pouvons
Rien.
C'est écrit.
Avez-vous vu l'ombre qui courait
Derrière la fenêtre ?
Non,
Vous n'avez sans doute rien vu.
Le bronze a des lueurs vertes
Au couchant.

Nous rions !
Un jour nous goûterons la limaille.
Nous dansons !
Mais un jour nous serons de glace.
Avez-vous vu l'ombre qui passait
Derrière la fenêtre ?
Non.
C'est lui, le grand Edison et sa
Lumière.

XIV.

Dans ce couloir,
J'attends d'appareiller.
C'est une hypothèse,
Une vue de l'esprit,
Un point de vue comme un autre.
Dans ce couloir, je lève l'ancre,
J'attends d'appareiller,
Quitte à revenir par épisodes,
Sur cette thèse méconnue.
Amour énigmatique.
Vague s'alignant sur la mer
Démontée, courant qui remontent
Vers les récifs.
Le choc sera rude.
Je reste debout, défense de fléchir.

Dernier prisonnier de la
Perspective, captif de ce qui
S'offre a mes yeux, je rejoue
La scène, valise à la main,
Toutes voiles dehors.
Dans ce couloir encombré de
Rencontres parallèles qui se
Rejoignent à l'infini d'une image
Fragile,
Je m'aligne péniblement.
J'attends d'appareiller.

XV.

Lorsque j'aurai changé d'âme et de
Chaussettes,
Lorsque l'astre terminera sa course
Montante,
Dans le livre du ciel,
Une page se repliera,
Crissera, déchirée.
Une page s'envolera.
Une page fera volte-face.
Minuscule pan céleste,
Qui se mêlera aux soupirs des nuages
Dans le noir de tes cheveux.

Lorsque j'aurai changé d'âme et de
Chaussettes.

Je n'aurai plus d'excuses,

Lorsque j'aurai pris ma douche,

Et brossé mes dents,

Il faudra bien que je me lève,

Il faudra bien que je prenne le

Temps.

Et tout ce qui s'en suit.

Lorsque j'aurai changé d'âme et de
Chaussettes,

Il sera bien loin,

Le siècle de la vitesse.

XVI.

Je me suis heurté de plein fouet,
À ta présence.

Ta colère subite, la rage de tes
Chiens de garde.

Je me suis heurté de plein fouet,
À ton regard.

J'ai longé la surface,

Glissé dans ton paysage d'avalanches
Et d'éboulis.

J'ai abordé la face nord de ton
Existence sans protections.

À la saison des pluies,
Je me suis épuisé à t'attendre,
Endossant tous les rôles.
Au ras du sol,
Je suis devenu le héros des
Merveilles.
Dans les derniers mètres de la
Tendresse,
Parcourant tes falaises,
Éreinté,
J'ai terminé ma course sur ce
Rivage.
Je me suis glissé à des distances
Infinies de nos corps,
Desserrant les liens qui nous
Maintenaient,
Toi et moi,
Serrés,
L'un contre l'autre.
Nous voici suspendus au-dessus du
Vide.
Nous voici,
Écoutant la mélodie cent fois
Revisitée que fredonnaient les
Moissonneurs.
Des fins d'été.
Ils n'iront pas jusqu'au bout des
Sillons.
La terre sèche et aride,

Finira par moudre,
En lambeaux,
Le manteau qui nous recouvrait
Si bien,
Les soirs d'hiver.
Mauvaise saison fait mauvaise
Fortune, dit-on par ici.

XVII.

Des mots simples comme bonjour,
Au revoir.
Bonsoir.
Comment vas-tu ?
Que fais-tu ?
Je vois, j'écoute, je respire.
Ces mots qui dorment,
Ces mots du dictionnaire, des mots
Oubliés.
Ces mots simples comme bonjour,
Qu'on récite, de semaine en semaine,
De mois en mois, sur le calendrier
Des sans rien dire.
Et que penser,
De ces serments tricotés à la hâte,
De ces longues routes où ne manque
Aucune virgule.

Que dire de ces points
D'exclamation ?
Soudain,
Il vient, le grand balayeur.
Il vient, le sac rempli de feuilles
Mortes.
Soudain la dernière seconde.
Il fallait s'y attendre.

XVIII.

Une lettre mal écrite,
Déposée par une main de femme,
Dans un nid d'oiseau vide.
Sur la table familière,
Une lettre attend,
Qu'on la lise.
Cela fait des mois maintenant,
Des mois passés, une lettre à
Déchiffrer.
Une lettre qui sera lue,
Sans doute au bon moment.
Un jour viendra la fin du monde.
Un jour, mon prince viendra.
Et dehors, dans la rue,
Il restera l'effort des hommes,
Les hommes qui courent sans raison.

Sans raison apparente.
Et nous,
Ici.
Filant comme le sable,
Dans le sablier.
Et puis là-bas, encore et toujours.
Sans raison, sans raison apparente,
Dehors, l'effort des hommes.

XIX.

Chaque matin, je mets mes gants.
Je me recompose.
Je m'allie à de nouveaux matériaux,
Recompose un corps,
Une apparence.
Chaque matin, je m'arrange pour
Sortir du néant.
Je m'organise,
J'étudie du mieux que je peux.
Je me concentre, distingue
L'essentiel de l'inutile.
On me parle du règne de l'azote,
D'oxygène et des gaz nobles.
On me parle de musculature,
Du chaos,

D'organes cachés au fond des
Armoires.
Il y a encore du sang en nous,
Je le sais.
Il y a encore, quelque part,
La palpitation d'un coeur à prendre.
Chaque matin, je referme la fenêtre,
Je fais du feu dans la cheminée.
Je cherche mes gants.
Rien de plus.
Rien de moins.
Je reste calme, je m'ordonne.
Soyons prudents avec le bonheur.

XX.

Sans savoir comment,
Ni par quel miracle,
Ces mots ont grimpé,
Sur la table du déjeuner,
Alors que les premiers rayons
Du soleil,
Tapotaient à la fenêtre.
Sans que je le sache,
Ces mots se sont installés,
Sans autorisation préalable,
Dans les volutes de mon tabac.

Ces mots m'ont tenu compagnie,
De midi à minuit,
Le temps d'une journée de plus,
A tourner en rond dans ma chambre,
A me retourner aux angles morts,
Pour surveiller la route,
Le chemin qu'il nous reste,
A parcourir.
Le temps de me retourner vers toi,
Le temps de me recourber,
Au-dessus de ton ombre,
Pour y lire le secret,
Qui nous tenait tant à coeur.

XXI.

Ce n'est pas parce que,
Je pleure ce soir,
Qu'il faut éteindre toutes les
Lumières.
Ce sont des choses qui arrivent,
Sans qu'on y prenne garde.
Ce n'est pas parce que,
Je n'ai rien à dire,
De particulier ou de précis,
Qu'il faut que la musique se taise.
Je ne suis pas seul à pleurer.

Je ne suis pas seul à attendre,
Tous les jours ne sont pas pareils
Aux autres jours.
Ce n'est pas parce ce que je meurs
De soif, qu'il faut fuir la mer.
Parce que je n'ai plus de pain,
Qu'il faut fuir les blés d'or.
C'est l'heure de partir.
Il est presque l'heure de dormir.
Il est presque.

XXII.

La rumeur s'est enfin éteinte.
Le piano ne s'accorde plus avec la
Date du jour.
L'eau perle goutte à goutte du
Robinet de la cuisine.
Tu dances, tu te dérobes dans l'air
Matinal, dans cette blouse Décousue,
jetée par mégarde, sur ton dos,
Faute d'en suivre le fil.
Jadis, je fus couturier.
Ouvrier mineur,
Ouvrant point par point, creusant
Ton corps au fond des galeries.
Ouvrant terre à terre,

Forgeant tes minerais,
Couturier tissant de l'amour sur
Mesure.
Mesurant de long en large,
Ce fil tendu entre nos rêves.
Rêvant de sommets inventés et de
Journées perdues,

XXIII.

Derrière chaque lampe qui s'allume,
Loin de nous,
Je sais qu'un livre s'ouvre.
Derrière chaque lampe qui brûle,
Un lecteur se penche sur ces mots.
Blotti derrière chaque porte fermée,
Je sais que quelqu'un attend.
Je sais le murmure de l'absent.
Derrière chaque marque du corps,
Je m'interroge, cherche la clef,
Tu montre la voie.
Sur chaque chaise renversée,
Je sais que repose le corps
D'un disparu qui s'élève dans la
fumée.
Derrière chaque lampe qui s'éteint,
Prie un sombre penseur,

Adossé, qui se consumera,
Pour mourir tard dans la nuit.
Je me suis endormi,
Prisonnier de la pénombre,
Attendant l'aurore,
Je sais.
Je reviendrai bientôt,
Derrière les buissons épineux,
Malmené, mais vivant.
Combien dans cette Pièce ?
Combien sommes-nous à espérer
Encore ?
Que la chaise se relève,
Que la lumière nous entoure,
De son doigt de feu.
Combien d'entre nous ?
Combien attendent ?
Avant d'abdiquer,
Chaque soir.

XXIV.

Nous changeons de vie,
A chaque chute pluvieuse
Qui détrempe notre ciel.
À la manoeuvre, à la manoeuvre !
Forçons le gouvernail !

Nuit après nuit,
Rescapés du naufrage,
Changeons de lieu.
Tentons notre chance, forçons la
Route, hissons les voiles,
Sans savoir,
Hissons-nous vers les lieux
Où s'avancent
Les jours pénibles,
Et sans but.
Tel l'oiseau dans sa migration,
Hésitant au carrefour des
Continents,
Allongé, méditant,
Paupières closes.
Lorsque l'aiguille de la boussole,
Marquera la route de notre enfance
Nous apparaitrons,
Disparaitrons
Au gré de nos appétits,
Dans le silence revenu, à chaque
Chute pluvieuse.
Qui détrempe notre ciel.

XXV.

Il y a tant de choses à voir
Dans la lumière,
Tant de soupirs invisibles,
Tant d'attente.

Il y a tant de mondes à parcourir
Dans la lumière,
Tant de tentes dressées,
Tant de chants.

Il y a tant de saisons à vivre
Dans la lumière,
Tant de sang versé,
Tant de soldats perdus.
Il y a tant de douleur
Dans la lumière
Tant de corps perdus,
Tant d'artères battant de l'aile.

XXVI.

Un jour,
Je me soulèverai.
Un jour,
Je me tirerai hors de ces surfaces
De marbre noir.
Mon épaule, puis mon bras,
Puis ma tête,
Puis mon torse.
Un jour,
Je sortirai de cette masse
De pensées et de réflexions.
J'aurai mon idée,
Toute prête.
Sur ce qu'il convient de faire.
Ou de ne pas faire.
Un jour je me soulèverai
Hors de cette contrainte
De roches et de débris.
Un jour,
Je me soulèverai.

XXVII.

Madame, pourriez-vous me dire,
Si la table a mal ?
Et la chaise vide,
Au fond du couloir,
Souffre-t-elle aussi ?
Madame, ne partez pas ?
Souffrez-vous ?
Vous aussi ?

XXVIII

Allongé dans les cieux,
En plein vol,
Le doute ne m'a plus quitté.
Comme s'il pouvait y avoir une fin,
A cette course pénible,
Qui me mène d'une vie à l'autre,
Dans une avalanche de signes,
Qui d'un battement d'ailes, Sortent
de l'ombre.
Seul, armé d'un parapluie,
Le penseur se glisse,
Dans les interstices du monde,
Se jette dans les enfers,

Épouse les enzymes et leurs
Spirales,
Compte les nombres,
Dissimule les preuves de L'existence
de Dieu.
Ordonne les choses et les êtres
Et leurs rouages.
Tandis qu'au-dehors,
Dans la masse compacte,
Des sanglots et des larmes,
Prend naissance,
Le nouveau luminaire équivoque de
L'être.

XXIX.

Tu m'as dit un jour,
Pourquoi ai-je quitté ma musique
Et mon nid d'hirondelles,
De brindilles douillettes
Et de nuits étoilées ?
Tu m'as dit, j'ai voulu retrouver
Un instant la lumière si vive
La mer, ma quiétude et ma passion
Fidèle.
Tu m'as dit un jour qu'il fallait
Que je reste pour toujours,

A tes côtés.
Et le ciel dans nos yeux a changé
D'apparence.
De ces bleus, de ces roses,
De ces longs soupirs nuageux, de Ces
moissons dorées,
Tu m'as dit, un jour,
Qu'il faudrait désormais
Retirer de nos rêves, l'insouciance
Et vivre dans le décompte des heures
et des jours qu'il nous reste
d'attendre.

XXX.

Toute cette force perdue,
Qui s'éloigne,
Dans un bruit de papier froissé.
Tous ces fragments de vie,
Qui accompagnent notre
Essoufflement.
Tous ces regards,
Pensifs sur l'exil des dates et des
Jours.
Tous ces socles qui tournoient
Impuissants sur le versant du rêve.
Tous ces pas pressés,

Dans les clameurs,
A peine audibles,
Derrière les barricades.
Tous ces regards qui nous précèdent,
Qui nous suivent.
Et ces gestes répétés,
Qui ne sont qu'une valse un peu
triste,
Et notre chute, comme un châtiment
Burlesque que la pluie et le gel
Recouvrent.
Je remonterai toujours,
Le col de mon manteau déchiré,
Doucement,
Jusqu'au cou,
A l'approche de décembre.

XXXI.

Sans doute en robe blanche,
Et de terre fraîchement foulée,
À la tombée du soir.
Dans l'air humide, sans dimensions,
Ma visitation viendra.
Ma visitation viendra me souvenir.
Ma visitation aux plumes d'anges,

Ma visitation au costume froissé,
Ma visitation au chant de bugle,
Ma visitation au regard profond.
Nous parlerons d'idiomes Souverains,
De princes perdus de l'époque
D'Homère.

Dous parlerons d'Ourouk et des murs
Du palais, d'obscurcs pyramides.
Nous parlerons du mythe cruel de
L'oracle du fils.

Sans doute irons-nous,
Sur la cime du rêve,
D'où jaillissent les êtres du
Dehors, du dedans,
De l'esquisse des âmes qui
Contournent, le feu initial
Et gouverne l'espace.

Sans doute, venant de partout,
Sans doute de nulle part.

Quelquefois immobile,
Quelquefois sans savoir,
Qu'il est bon de s'asseoir.
Parfois aux pieds d'un saule.
Parfois au loin,

Avec elle, ma visitation,
Mon étrangère.

Elle viendra,
Sous la sphère du monde.
Sans doute en robe blanche

Et de lierres tressés.
À la tombée du soir,
Dans la nuit sans étoiles,
Ma visitation étendra ses ailes,
Elle viendra sur le sol,
Contempler inerte,
Mon image enroulée,
Étendard trop lourd.

XXXII.

Je tiendrai dans mes yeux,
Un seul soir,
Tout le sel de la mer et la force du
ressac.
Le cruel engagement des marées à
L'automne.
Je suis un soldat attablé au granit,
Un mat serré dans les fonds.
Je viens devant vous,
Décliner l'improbable victoire,
De la raison sur les choses.
Je prendrai dans mes mains,
Un seul soir,
Tout ce vaste terroir,
Et son artifice de points cardinaux.
Je suis un soldat.

Je tiendrai parole, un seul soir.
Mon corps est un récif,
Muré dans le roc.
Il faudra que la falaise libère ses
Oiseaux blancs,
Et dans l'instant où la vie
S'amenuise,
Il faudra que l'espace transfiguré,
Se réduise à une page,
Une seule page, de ce livre.

XXXIII.

La mort n'est plus rien qu'un Soleil
adouci.
Daniel peint
Daniel teint,
Daniel tient,
Ses rêves.
Passent-elles
Passent, telles en son coeur
Que les couleurs, en chœur
Tracent.
Moultes mélodies,
Sous ses yeux.
Daniel peint,

D'oreille,
Comme il se joue de la musique
Il écoute,
Ta voix qui lui dit,
Peins !
Daniel, peins !
Pour les hommes, les femmes, les
Saumons , les pintades,
Autant d'oreilles, d'ouïes
Filtrantes
De myriades de rien.
Daniel peint, Daniel feint sa fin,
Peint sa fin. Sans fin.

XXXIV.

Si jamais tu atteignais,
La douleur avant moi,
Avant l'aube.
Si jamais tu atteignais,
Le cercle du vide,
Bien avant que je ne vienne,
Moi aussi.
Si jamais tu abordais l'autre rive,
Avant l'heure.
Repose-toi sur cette pierre,

Aux angles polis,
Ce trône confortable
Ce refuge de l'ancienne sagesse.
Tant de fois divisé sur sa longueur,
De la vie qui nous manquait.
Tant de fois soustrait de sa Hauteur
céleste.
Semblable à l'amour,
Qui tant et tant nous habitait.
Plus personne ne suit notre route.

XXXV.

Paix sur le lac gelé,
Où dansent les patineurs.
Paix sur les sillons,
D'où remontent les corps des
Vivants.
Paix sur la porte à l'orée du Monde.
Paix sur le foyer incandescent de
Notre vie.
Paix sur l'éclosion.
Paix sur le commencement.
Paix sur la bravoure et la Félicité.
Paix sur la marche silencieuse.

Paix sur l'image posée,
Au chevet du mourant.
Paix sur la respiration.
Paix sur l'invité,
De la dernière heure.
Paix au renoncement.